

L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents par année. Pour le Canada et les Etats-Unis. On accepte en paiement les timbres-postes de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de trois fr. 50 cent.

Pour tout ce qui a rapport à l'administration et à la rédaction s'adresser à

ARTHUR LÉVESQUE

Gérant de l'OISEAU-MOUCHE,

Séminaire de Chicoutimi,

Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de M. J.-D. GUAY, à Chicoutimi.

Chicoutimi, 27 février 1897

Une petite récréation

Il n'est pas défendu de s'amuser un peu, quand on en trouve l'occasion.

Sans doute, les temps sont mauvais. Au point de vue social comme au point de vue religieux, les événements sont pleins de tristesse. Les doctrines perverses s'étalent au grand jour, jusque chez nous. On dirait qu'elle a pris fin, l'antique alliance qu'il y avait, dans ce pays, entre la religion et la nationalité canadienne-française.

Oui, tout cela est vrai, et nous en sommes accablés d'inquiétudes. Mais on peut toujours bien s'accorder quelque distraction...

Même quand le ciel est couvert des plus sombres nuages, on voit souvent un rayon de soleil parvenir à traverser le noir bandeau qui l'obscurcit.

Il y a un de ces rayons de soleil qui vient de percer les ténèbres accumulées dans notre atmosphère canadienne. Une dépêche est venue d'Angleterre nous égayer un peu, au milieu de tous ces sujets d'angoisses.

Elle nous a appris que, dans la protestante Angleterre, la Chambre des Communes a voté le principe des écoles séparées!

Eh bien, n'est-ce pas amusant de voir maintenant la posture de nos petits persécuteurs du Canada! Voilà un événement qu'ils n'avaient pas prévu. La métropole, anglaise et protestante, se mêle à présent d'accorder aux catholiques — si peu nombreux chez elle — leurs écoles religieuses, et les subventionne même aux dépens du trésor public. C'est trop fort!

Les Anglais protestants de l'Ouest se sont donc levés un peu tard. Il n'est plus temps de persécuter les catholiques; c'est devenu ridicule. Il fallait s'y prendre plus tôt. — Et nos politiciens français et catholiques, qui ont trahi leur race et leur religion pour faire plaisir à ces fanatiques arriérés du Manitoba, les voilà bien avancés, eux aussi! — Messieurs, vous qui avez tant de pœur d'être plus catholiques que le Pape, prenez garde d'être plus Anglais que les Anglais, plus protestants que les protestants!

Jusqu'en 1870, les écoles libres aidées par l'État existaient en Angleterre. A cette époque, on essaya de l'école neutre dans une certaine mesure. En 1897, on reprend les saines notions; on décide que l'État soutiendra également toutes les écoles.

Le moment est bien choisi, vraiment, pour l'intolérance de nos sectaires canadiens, pour la trahison d'une partie de nos nôtres!

La protestante Angleterre revient aux écoles séparées! Au même instant, des gens de notre nationalité et de notre foi imposent les écoles neutres dans l'une de nos provinces canadiennes!

N'est-il pas permis d'int interrompre, par un peu de gaieté prise à leurs dépens, les sentiments de réprobation et d'indignation qu'ils nous font éprouver?

ORNIS.

Fort Ellice P. O., Man., Janvier 1897.
Mon cher "Oiseau-Mouche,"

Il y a quelque temps, le bon abbé H. me faisait envoyer la collection de "l'Oiseau-Mouche", année 1896, et me suggérait l'idée d'envoyer un article au journal, pour payer mon abonnement. Sans partager l'opinion qu'exprimait mon révérend ami, que je suis homme à trouver facilement un article, j'ai essayé de m'exécuter et je vous envoie aujourd'hui quelque chose. Peut-être que cela sort du cadre ordinaire de votre publication! Certainement, cela ne vaut pas les bons et solides articles d'Ornis et des autres collaborateurs, mais que voulez-vous? Journaliste "de cœur et d'âme", j'aime à parler des journaux; et j'ai cru l'occasion favorable pour vous donner ces quelques pages inédites, qui formeront comme une espèce de préface à un ouvrage de longue haleine, que je prépare "dans le silence du cabinet". Se trouvera-t-il quelque'un parmi vous pour crier: "Haro!" sur le... journaliste?

Je pense que non, n'est-ce pas? Une fois d'ailleurs n'est pas coutume; et dans le numéro subséquent du journal, vous reviendrez à vos premières amours.

Le renouvellement de l'année va donner, je l'espère, de nouvelles forces à ce cher "Oiseau-Mouche." Que ses ailes grandissent, que leur envergure augmente, et que le mignon "petit volatile" s'en aille becqueter à mainte et mainte nouvelle fenêtre. C'est le désir le plus sincère de

votre bien dévoué

HENRI TIELEMAN.

Les origines du journalisme

Aujourd'hui que la presse a pris une si grande importance, que ses organes se sont multipliés à l'infini, qu'elle est considérée comme le quatrième pouvoir dans l'État, il nous paraît intéressant d'en relater les origines.

Partout, en Angleterre comme en Hollande et en Belgique, à Vienne comme à Paris, le journalisme a eu les mêmes origines; partout il est né de nouvelles à la main et de relations imprimées, publiées dans les grandes occasions et paraissant à des intervalles irréguliers.

L'homme a été, dans tous les temps et dans tous les pays, curieux jusqu'à l'indiscrétion, et il s'est toujours occupé de tromper son ennui.

Au moyen âge, on n'avait pas la poste et l'on en était réduit aux récits oraux, colportés par des chanteurs ambulants; ces ménestrels étaient des gazettes vivantes. Ils abondaient en Allemagne, et, du Rhin à l'Oder, de la Baltique au Danube, ils allaient de village en village, racontant à des auditeurs émerveillés combien d'adversaires le chevalier Soundro avait désarçonnés, quelle pompe avait déployée tel duc dans un tournoi, et combien de sorcières on venait de brûler à Ratisbonne.

Mais des temps nouveaux étaient venus: la création de la poste, la découverte de l'imprimerie, la renaissance des sciences et des arts, le développement des relations commerciales, les grands voyages d'exploration lointaine, les schismes religieux et les commotions qu'ils produisaient dans toute l'Europe avaient singulièrement agrandi le champ des curiosités humaines.

A la fin du 16^e siècle, au commencement du 17^e, le nouvellisme était devenu une fureur. Il y avait dans toutes les capitales des hommes qui se piquaient de deviner les pensées secrètes des princes et de savoir exactement à quoi se montaient le trésor et l'armée du grand seigneur. Après avoir été longtemps une manie, le nouvellisme finit par devenir un métier, une profession. De grands personnages prenaient à leurs gages des informateurs chargés de leur rapporter les bruits du jour, les contes de ruelles, les anecdotes édifiantes ou scandaleuses qui couraient la ville. Ils avaient un nouvelliste comme ils avaient un maître d'hôtel et un cocher. Il arriva que dans certains cercles on tint registre des nouvelles reçues; on en tira copie, et ces copies étaient distribuées à profusion. Bientôt ce commerce clandestin se régularisa. Chaque cercle eut son bureau de rédaction, ses correspondants en province et ses abonnés payants.

Comme on le voit, des nouvelles manuscrites au journal, il n'y avait qu'un pas; le fruit était mûr, et Renaudot n'eut que la peine de le cueillir.